

INEDIT

Alain, la guerre, la politique et la bêtise

Remarques sur quelques extraits du *Journal*

E. Blondel

Journaliste, philosophe, écrivain inclassable, figure du radical, du républicain, de l'homme libre ou simplement de l'Homme, comme l'appelaient ses élèves, Alain (Émile Chartier, 1868-1951) a dominé de son impertinente stature tout notre premier vingtième siècle. Héritier, atypique par fidélité, de la grande tradition réflexive française qu'illustrèrent Jules Lachelier et Jules Lagneau, inventeur de la forme du *Propos*, par laquelle, après bien des tâtonnements, s'inaugura une écriture philosophique sans précédent et sans réelle postérité. Une œuvre immense et d'une diversité décourageant tout effort de réduction, mais aussi une de ces rares *existences philosophiques* qui demeurent, et de façon parfois brûlante, comme de troublantes questions posées à notre propre humanité.

Le *Journal* d'Alain

En décembre 1937, c'est un homme physiquement brisé qui inscrit en tête d'un premier cahier cette ligne dubitative : « Écrire mon journal, est-ce raisonnable ? Je verrai bien ». Raisonnable ou pas, cette écriture accompagnera désormais l'écrivain dans les années les plus sombres de son existence, celles où la maladie le terrasse pour des heures de douleur, où la douleur morale, la catastrophe de la guerre, la mort de Marie-Monique Morre-Lambelin¹ en 1941 vont travailler à l'abattre avant l'éclaircie des

¹ Marie-Monique Morre-Lambelin, qu'Alain rencontre en 1900 à Rouen, fut d'emblée et demeura jusqu'à sa mort en 1941 le « Jumeau », objet d'un amour d'emblée installé bien au-delà des passions. Elle n'eut de cesse de susciter, d'entretenir et d'accompagner le déploiement du génie dont elle avait d'emblée eu l'intuition chez le jeune disciple de Lagneau venu lui dispenser quelques leçons de philosophie. Toute dévouée à « l'Œuvre »,

dernières années. La guerre n'est pas le moindre événement ici. Dans l'Almanach de Marie-Monique Morre-Lambelin, qui l'assiste infailliblement jusqu'à sa propre mort en 1941, on lit à la date du 15 mai 1940 : « 15 mai : Cessation des hostilités en Hollande. Sedan occupé. Nouvelles pénibles. Maurice [Savin]² avec nous pour déjeuner ; angoisse de tous. » Et dans le *Journal*, après une entrée au 18 juin qui semble antérieur à la nouvelle de la défaite, et un silence de deux semaines, on lit à la date du 3 Juillet 1940 : « Que de jours sans pensée formulable ! ». Maladie ? Assourdissement ? Souvent dans le *Journal* la parole est un geste qui surmonte l'accablement, au plus près de l'accablement même. Non toujours. Et c'est aussi dans le *Journal* que s'élaboreront certaines œuvres à venir (le *Dickens* en particulier), et que s'inventera peut-être une nouvelle forme d'écriture, celle que le vieillard Alain saura faire fleurir dans les dernières années heureuses qu'ensoleillera la présence de Gabrielle Landormy, devenue Mme Chartier en 1945. Alain le perçoit dès les premiers retours sur ce journal qui s'ébauche (ici le 30 juin 1938) :

« Je viens de relire ces pages. J'y vois se produire une nouvelle manière de penser et une nouvelle manière d'écrire (nouvelles pour moi). Je me fais l'effet d'un auteur qui débute. Qu'y a-t-il donc de changé ? Il n'y a plus d'éloquence ni de pamphlet. Les Propos, comme tels, sont finis ; on n'en lira plus. Il y a une autre touche, soudaine et un peu brutale, qui me jette dans un sujet sans aucune préparation. Et par ce moyen, je vois jouer des liaisons cachées entre les différents sujets (religion, politique, rhétorique etc.). Ces liaisons dès qu'elles apparaissent forment des idées neuves. Par exemple, au sujet du despotisme dans Louis XIV, je découvre le despotisme de Valéry, armé de son décret-loi de douze pieds ; et il n'y a point de recours. Le poète est seulement occupé de savoir comment les 12 pieds seront remplis. En bon despote il ne pense qu'à son pouvoir etc. J'arriverai à une bonne analyse par ce chemin-là ; toutefois le style ne s'y rencontre pas. Sans doute un autre style, une prose sans mètre, sans durée,

qui s'élabore toute en sa présence, c'est elle qui procède pour Alain à l'achat en 1917 de la petite maison du Vésinet, cette « Chartreuse » où « le Maître », comme elle impose qu'on le nomme, se retire quand il veut se tenir à l'écart de l'agitation parisienne, et dans laquelle il s'installe de plus en plus définitivement à sa retraite en 1933, et surtout à mesure que les mouvements et les déplacements lui deviennent plus difficiles.

² Maurice Savin (1905-1978) fut élève d'Alain en 1923, mais plus encore une sorte de fils spirituel, d'ailleurs héritier de Marie-Monique Morre-Lambelin et premier administrateur de l'œuvre d'Alain. L'Institut Alain a récemment livré au public des extraits de son *Journal* consacrés à Alain (*Autour d'Alain*, Institut Alain, 2005). On trouvera aussi d'autres textes de Maurice Savin sur le site de l'association des Amis d'Alain, à l'adresse suivante : <http://alinalia.free.fr>. Voir aussi, dans le numéro précédent du *Philosophoire*, le récit de Maurice Savin relatant la découverte du Cours de Lagneau rédigé par l'élève Lejoindre en 1886-87.

formée de points (comme écrit Voltaire). Ainsi je n'aurais donc jusqu'ici, que manqué mes premiers livres, comme Balzac ? Je suis bien vieux pour débiter ; mais je débute ».

« Souvenirs sans égards », c'est le titre qu'Alain donnera à un ouvrage demeuré inédit et qu'il rédigera en 1947. Écriture sans égards, peut-être, que ce nouvel essai d'écriture. Sans égards au lecteur, ici hors de projet ; mais quel égard eut jamais Alain pour le lecteur ? Assurément il en eut ; non pour le lecteur anecdotique, non égard pour l'humeur ou le goût du lecteur, mais égard absolu pour l'homme en chacun, à qui s'adressaient ces *Propos* qui, pour ne vouloir plaire à personne, savaient atteindre au cœur ceux dont on aurait le moins attendu la faveur. Et cet égard à ce qui en chacun nourrit le redressement de soi était règle pour l'écriture et pour soi-même. Ici Alain n'a plus cette règle, et c'est peut-être le danger du *Journal*. « Est-ce raisonnable ? » Ce n'est pas ici le lieu d'aborder dans le détail ce texte d'ampleur considérable, et que nous espérons livrer prochainement au public. Mais ce qu'on va lire risque d'illustrer l'acuité de cette question.

Ce numéro du *Philosophoire* est consacré à la violence, et c'est tout naturellement que j'ai proposé à Vincent Citot de rassembler les réflexions du vieil Alain sur les formes nouvelles de la guerre et de la pratique du pouvoir telles qu'il les relève chez Adolf Hitler, mais non uniquement, ou plutôt qu'il les repense à la lecture de *Mein Kampf*. Le second terrain était miné, car la rumeur a depuis longtemps évoqué la prétendue sympathie d'Alain pour ce livre. Mais il était miné d'une autre manière, car le retour sur les tirades antisémites de Hitler suscite de la part d'Alain des lignes pour le moins dérangeantes, elles aussi d'emblée mises en relief par les accusations d'antisémitisme dont il est couramment l'objet. On aurait pu choisir, et différer l'examen de cette question. Cela m'a paru impossible. Non par souci de moralité, d'autant qu'on peut craindre que certaines lignes ne chagrinent quelques amis d'Alain qui sont aussi des miens. Mais il m'est apparu que le rapport d'Alain à son propre antisémitisme est peut-être pour finir ce en quoi ces lignes peuvent le mieux nourrir une réflexion sur la violence qui ne commence pas par la repousser hors de soi.

La guerre nouvelle

La guerre a toujours exercé sur Alain une fascination qui nourrit son pacifisme de l'intérieur. Fascination pour la stratégie d'abord. On sait peu à quel point Alain a pensé la guerre de 1870, et les mentions qu'on lira ici des déclarations du général Leboeuf pendant le Procès Bazaine sont la partie émergée d'un retour permanent sur le déroulement de cette guerre, sur les mouvements de troupe, réflexion qui se nourrit également (on verra dans les lignes qui suivent la référence à la bataille de Leipzig) d'une méditation de

l'épopée napoléonienne. Les livres qui en traitent, et particulièrement la recension intégrale du procès Bazaine dont on trouvera les références en notes, sont parmi les ouvrages qui lui sont le plus familiers, ce qui est moins connu que ses relectures de Balzac et Stendhal. Stratégie, tactique, évolution du matériel, ces questions passionnent également Alain, comme le passionnent les locomotives, dont Marie-Monique Morre-Lambelin s'étonnait qu'il les connût toutes et dans leurs moindres détails. Sur le front il réfléchit à la forme idéale de l'obus, sur le principe de la terre unique pour améliorer les communications téléphoniques. L'homme est total et nu dans la guerre, ce qui la ferait presque aimer, si elle n'était le mal absolu.

La guerre nouvelle est d'emblée appréhendée par Alain sous l'angle de la débâcle des « axiomes » traditionnels. « Il est faux », dit Alain le 26 septembre, « que nous soyons plus en guerre qu'en août ». On sait qu'Alain déclarait dès 1920, et sans doute dès le traité de Versailles : « cette guerre n'est point terminée ». Ici il pense à l'inverse. Il voit le chaos s'instaurer ou se révéler au grand jour, la guerre de positions presque impossible, la victoire impossible (car aucune prise ne décide de la victoire), les dominations remises en question (sous-marins, aviation), tous les pays se préparant à un investissement à long terme qui est d'industrie, ce qui tue l'idée héroïque de la guerre. Chaos global, et politique « municipale » où chacun godillera à sa manière sur cet Océan de « contrebande » généralisée. Ce pur conflit de forces qui à tout instant engendre des formes qui ne se réclament plus même du droit préexistant éclaire aussi bien les nouvelles pratiques politiques (voir les réflexions sur la politique anglaise) que le jeu de la guerre. La force mise à nu nous livre le vrai de la guerre et des jeux du pouvoir, ce que le livre de Hitler illustrera puissamment. La différence avec la paix, c'est la reconnaissance de l'autre, ce qui manqua au traité de Versailles. Si l'autre n'est qu'ennemi ou moyen, nous sommes en guerre ou en tyrannie. La reconnaissance ne supprime pas le jeu des forces. Elle les sauve par un geste qui menace à tout moment de retomber au néant ou à la barbarie. Ce que montre l'exemple du *City of Flint*, où le droit surgit de la rumeur et se montre dans sa nudité, c'est-à-dire dans sa fragilité essentielle. Irréalité du droit, irréalité des puissances. « La guerre, dit encore Alain, ne peut être faite ». Elle se fait. Plus encore, celui qui essaie de la faire (l'offensive) est par avance vaincu. C'était déjà la leçon de *Guerre et paix*, autre monument sans cesse relu. Et aux yeux d'Alain Hitler sera vaincu, même si la bataille de France est perdue, parce qu'aucune bataille, aucune victoire ne règle rien. Elle n'empêchera ni la continuation de la guerre mondiale, ni la lutte de ceux qui travailleront à une libération de l'intérieur.

Alain porte une attention particulière à cette guerre de « francs-tireurs » qu'est la bataille de Finlande. Le phénomène n'est pas nouveau, et cette bataille de Finlande rappelle la résistance du peuple russe, et avant cela de l'Espagne aux troupes napoléoniennes, renforçant les convictions d'Alain sur la « supériorité » de la guerre défensive, celle du peuple en armes

défendant son territoire. Alain n'a rien d'un pacifiste absolu. Juste avant la guerre il a refusé, parenthèse dans une complicité par ailleurs totale, de signer une pétition lancée par Giono sur le désarmement. Si Alain croit au désarmement, c'est qu'il pense que le progrès de l'armement et des pratiques de guerre rendra quelque jour la guerre impossible. Il le croit ou l'espère, on le voit ici, lorsqu'il constate que la déclaration de guerre s'accompagne d'une absence d'entrée en guerre des troupes armées. La campagne de France montre vite que l'histoire n'en est pas là. Et devant cette défaite pour lui assourdissante, le vieil Alain dessinera l'avenir comme la guerre de Finlande le lui a dessiné possible.

Ce qu'il voit dans la guerre de Finlande, c'est le progrès d'une certaine purification dans l'idée de la guerre. Le partisan lutte pour la victoire, dans un pur rapport de forces qui fait toujours scandale. Il semble qu'une des raisons qu'a la guerre de conserver une certaine positivité tienne à ce qu'elle prétend conserver de politesse et de civilisation. Le refus que les prétendues « lois de la guerre » décident de l'issue de la guerre est une des choses qui mettront fin à la guerre. Alain n'incite pas à la guerre de partisans, pour deux raisons simples : la première est que le *Journal* n'incite à rien, la seconde est que nul ne saurait inciter quiconque à la guerre. Alain écrit lui-même que s'il avait été en âge, il serait reparti à la guerre en 1940 comme en 1914. Qu'eût-il fait après la défaite de l'armée française ? Rien ne permet de le dire. Rappelons juste que son maître Lagneau fut franc-tireur, et que c'est un des traits frappants sous lesquels il l'évoque dans ses *Souvenirs*. La fin de la guerre par le progrès de la guerre, c'est ce que le vieil Alain croit lire dans le spectacle de la guerre nouvelle. Au fond on en revient à l'axiome de Rousseau. La violence ne triomphe que par l'idée du droit, par le droit qu'elle conserve ou celui qui se dessine, et l'escalade dans le mépris du droit révèle l'impossibilité de la violence à conclure, à se faire état de domination. Pendant ce temps le droit se réinvente.

Alain lecteur de *Mein Kampf*

C'est Henri Bouché, « l'aviateur », qui mit *Mein Kampf* entre les mains d'Alain. On verra qu'Alain avait lu auparavant le *Hitler m'a dit* de Rauschning. Une légende tenace affirme qu'Alain lisait Hitler avec une bienveillance particulière. Ce qui est sûr, c'est qu'il dit l'avoir lu avec profit, et qu'Alain était toujours heureux de lire avec profit. Ce qui est vrai aussi, c'est que lorsqu'Alain lit, il ne faut pas attendre qu'il critique. Cela est vrai de Hitler comme de Kant et de Dickens, et ne signifie pas approbation. La lecture est le temps de la formation de l'idée. Le jugement reste intact, et bien des lignes rappellent que Hitler est *bien évidemment* ce qu'il faut vaincre, et ce qui sera *de toutes façons* vaincu, mais en un sens aussi toujours à vaincre. Ici il faut savoir lire, ce qui est parfois facile, et vouloir

lire, ce qui semble plus rare. Mais comment comprendre sinon ? Ainsi Alain va-t-il jusqu'à écrire tranquillement que « *le pacifisme est criminel, car il se persuade qu'on peut conquérir par le commerce, c'est-à-dire par l'amitié, par la paix ; et le dangereux c'est que le résultat semble obtenu, alors que ce qui est réalisé c'est la profonde démoralisation du peuple commerçant. Ici revient, avec des raisons fortes, l'idée déjà explorée de l'État Juif qui conquiert par la douceur et l'amitié, par la probité, et qui fait de cette idole son idéal.* » Criminel, le pacifisme ? Et quelle complaisance à l'antisémitisme que cette condamnation de « l'esprit juif » associé à l'esprit de paix, à la « profonde démoralisation du peuple commerçant » ! Heureusement, pourrait-on dire, ces phrases s'éclairent ici par les suivantes, qui nous font voir qu'Alain ne fait que suivre le *devenir de l'idée raciste en Hitler* : « Cette vue gagne en profondeur ; on voit très bien comment l'idée raciste travaille dans l'esprit d'Hitler et rassemble les débris des autres analyses. Jamais peut-être encore une pensée politique ne s'est révélée aussi franchement. » La correction n'est pas toujours aussi claire. Mais pourquoi postuler par avance une quelconque adhésion d'esprit ?

Que l'idée raciste s'approfondisse en Hitler, que son œuvre *donne à voir* ce progrès intérieur et la contamination de toutes les idées par la monomanie raciste, qu'y apparaisse de façon aussi transparente comment cette obsession se fait *pensée politique* et *pratique politique*, voilà l'enseignement inestimable de ce livre dont Alain remercie son ami Henri Bouché de le lui avoir mis entre les mains. Là-dessus on dira qu'associer le terme de *profondeur* au discours de Hitler, c'est déjà exagérer le crédit qu'on lui accorde. Mais qui dira ce qu'on appelle *profondeur* dans la pensée ? Reconnaître qu'une idée puisse occuper l'esprit d'un homme jusqu'en ses *profondeurs*, est-ce lui accorder crédit ? Que se montre également, en ce livre si particulier (pour ne pas dire « remarquable »), et en particulier par l'analyse de la propagande, comment ce travail intérieur de la pensée devient une puissance effective de prise de pouvoir et de gouvernement de la foule, ou plutôt de l'entraînement de la foule, voilà un autre spectacle fascinant, et qui se nourrit du spectacle de l'histoire en train de se faire. Jamais peut-être l'*homme tyrannique* que décrit Platon à la fin de la *République* ne s'est ainsi *dit* lui-même, et n'a laissé paraître avec une telle justesse la possibilité politique de la tyrannie. Alain note d'emblée ce qu'il appelle la « remarquable sincérité » de Hitler. Libre à qui veut d'y voir un compliment d'ordre moral. Mais comment ne pas trouver remarquable le discours par lequel le tyran se met à nu ?

Il faut former l'idée de la puissance de Hitler, puisque puissance il y a. Et cet homme qui agit en architecte, posant bloc sur bloc, jouant sans cesse de l'opposition de la force à la force. Hitler est un homme qui ne fait que *faire*. Cet esprit moderne, « invincible » parce que toute son action est effort de vaincre, Alain l'oppose certes à l'esprit polytechnicien pour lequel il n'a

que rarement la dent assez dure ; mais enfin si on trouve ici la vérité de la force, y trouvera-t-on la vérité de l'esprit ? Sans doute pas plus que chez le polytechnicien. Le génie de Hitler et le génie de l'art sont ici comme chien et loup. On comprend que se hérissent ceux qui craignent ces proximités qui leur semblent vertigineuses. Alain ne sent pas en lui ce genre de vertige. Mais il y trouve encore une figure de l'homme, qui est un possible en tout homme, et en soi d'abord. Ce qui suffirait à justifier qu'on s'y penche, si l'on ne risque pas d'y tomber. On y tirera des règles de prudence à l'égard de la lutte politique, qui sera toujours guerre au fond ; et ici Hitler nous nettoie de tout risque de *croire* dans le politique, auquel Alain préférera dire qu'il faut bien se résigner. Mais aussi le tyran est en un sens une possibilité de l'homme et la tentation *essentielle* dont il faut maintenir le spectacle devant les yeux de chacun, au risque que la fascination l'emporte, comme les interlocuteurs de Socrate rappellent le portrait de l'injuste au seuil des longues recherches de la *République*. D'où dans le ton de ces notes destinées à lui seul une couleur qui me rappelle la formule de Lagneau qui avait tant marqué son jeune élève : « Les progrès dans la philosophie se mesurent à l'amour qu'on peut éprouver pour un Ravachol »³.

L'antisémitisme d'Alain

On trouvera dans ces pages quelques-unes de ces lignes qui déroutent jusqu'aux plus fidèles lecteurs d'Alain, et les rendent souvent extrêmement réticents à la simple idée d'une publication intégrale du *Journal*. Ce sont les lignes dans lesquelles Alain non seulement laisse transparaître, mais se remémore, voire repense ce qu'il faut bien appeler son antisémitisme. Il aurait été facile de les « blanchir », comme le fut son article sur la Finlande, d'autant que ce choix de textes n'obéissait à aucune obligation d'exhaustivité. Mais la façon dont l'antisémitisme perce dans certaines pages du *Journal* ne me semble étrangère, ni à la question de la violence, ni à ce qui fait à mes yeux la grandeur du *Journal*.

« Remarquable sincérité », écrit Alain en lisant les déclamations de Hitler contre les Juifs. Faut-il rappeler que « la sincérité ne prouve rien et ne résout rien » (*Propos d'un Normand* 1736, 18 décembre 1910) ? « Il y a

³ Formule évoquée par Alain dans une lettre à Élie Halévy du 5 mars 1894. *Correspondance avec Florence et Élie Halévy*, Gallimard, p. 56. Rappelons que Ravachol (1859-1892) fut guillotiné en 1892, ce qui fut sans doute l'occasion de la formule de Lagneau. Il avait assassiné un vieillard de 93 ans pour le voler, profané la tombe d'une comtesse dans l'espoir de retrouver des bijoux, et s'était résolument tourné vers l'organisation d'attentats à l'explosif en mars 1892. Aux yeux de l'élève, ce symbole de la révolte désespérée contre la misère et la violence institutionnelle n'avait guère de quoi susciter *a priori* l'indulgence du sévère Lagneau.

toujours » (*Propos d'un Normand* du 7 février 1912) « assez de sincérité à chaque instant. Il y a une sincérité d'improvisation, et comme sautillante, qui se fait voir souvent en de vives intelligences, qui pensent par ce moyen échapper aux passions. Mais souvent je reconnais les mêmes passions dans des opinions successives ; au lieu que c'est la passion qu'il faut transformer en raison si on peut ».

L'antisémitisme n'est que bêtise. Alain en diagnostique la présence en lui-même, le déplore, et lui refuse tout déploiement extérieur, en tous cas sous forme de violence exercée sur son semblable. Violence verbale, il dit s'y être laissé aller aux temps de l'École Normale Supérieure, de façon assez paradoxale au vu de ses amitiés les plus chères : « je m'y suis jeté en étourdi dès mon entrée à l'École Normale, élevant un formidable scandale par les interpellations ordinaires (Sale Juif !) ce qui fit de la peine à mes amis Brunschvicg, Halévy, Lévy-Oulmann, Eisenmann etc. ». Il faudrait ajouter Léon Blum, dont il partageait la chambre. On peut penser que dès l'Affaire Dreyfus le jeune Chartier s'est abstenu de ce genre de manifestation. Contre cette tendance, Alain a toujours lutté, même s'il reconnaît qu'en lui aussi, cette « idée » antisémite a pu prendre de la profondeur, et déterminer au moins en partie ses jugements mêmes, comme par exemple celui qu'il porta sur Bergson. Et comment s'en défendre ?

L'antisémitisme n'est que bêtise. Par bonheur cette bêtise n'est pas encore violence. Elle le devient si facilement qu'il serait mieux de pouvoir n'en rien dire. « Le débat sur l'antisémitisme se joue entre les partis politiques à violence assassine ; et il valait mieux ne pas poser la question. » Mais si l'on peut refuser d'en parler, ce qu'Alain a toujours fait, si l'on peut condamner toujours, ce qu'il a fait également, qu'une telle « passion » se fasse violence extérieure, il reste qu'une telle passion instaure chez qui l'éprouve et en désapprouve toute forme de déploiement extérieur un rapport de violence de soi à soi qui fait que la raison ne sera jamais pacification. Et ici se place la seconde chose, et ce qui est peut-être à la fois le plus simple et le plus difficile à penser.

Alain invoque dans les pages de son *Journal* son maître Lagneau, qui avait, comme il le rappelait dès le premier chapitre des *Souvenirs concernant Jules Lagneau*, un « fort préjugé contre les Juifs ». « Cela [Alain vient d'évoquer son propre antisémitisme] c'est la note personnelle ; on y trouvera de l'envie et une injustice qui a grand besoin du soutien de Lagneau, lequel fut antisémite comme un Messin, et en même temps, un Spinoziste fameux. » Et Alain de revenir sur la lecture de Spinoza par Lagneau conçue comme *refus de prolonger l'antisémitisme en idée*. « Ici je me perds ; car il n'était pas difficile d'expliquer Spinoza selon l'antisémitisme que je viens de former. Le Dieu-nature et la nécessité, l'âme mécanique (idée du corps) et la doctrine démocratique. Ce mouvement m'aurait paru naturel chez Lagneau ; au lieu que je le voyais toujours

chercher un plus profond Spinoza, alors que le Dieu-Substance suffisait bien à éclairer le moindre théologien. » (2 août 1940). Alain vient d'opposer aux discours de Hitler sa propre tentative de former l'idée de la religion juive, et donc d'un certain « esprit juif », dans *Les dieux*. Est-ce cela, « transformer la passion en raison » ? *Les dieux* ne seraient-ils donc qu'une sorte de sublimation d'un préjugé antisémite ? Faut-il aller jusque là dans la pensée qu'on ne saurait penser que sa propre bêtise ? Lagneau allait plus loin dans ce refus – et on se souvient qu'Alain voyait en Lagneau tout autre chose qu'un être ayant élevé à l'idée ses propres passions : « Il se peut bien que cette contradiction, qui semble de nature, soit des idées dans le fond, et qu'elle habitât en cet homme, et qu'elle ait fait en lui cet état violent dont les lettres qu'on a pu recueillir donnent quelque idée »⁴. Il est question dans ces lignes de l'opposition entre mépris des puissances et respect des pouvoirs. Mais il est surtout question de « sauver » les passions, ou de l'impossibilité que tout soit sauvé. « Former l'idée » ne suppose aucune complaisance à soi, et bien au contraire. La nécessité de penser ne peut être qu'un refus de « se croire » Ici il faut citer un peu longuement un des très beaux propos de 1934 :

« L'idée de forcer est la première qui vient. Elle résulte de notre geste même, qui part comme d'un instinct, et qui est toujours de force. Un être vivant tyrannise, déchirant, broyant et digérant ce qui lui est bon et cette violence naturelle est accompagnée de plaisir.

(...) Le premier mouvement est stupide. L'homme supportable est celui qui se retient de violence. Cela se lit dans les traits, dans l'attitude, dans ce qu'on nomme si bien les manières. Le courage même consiste à différer la violence, ce qui est la conduire, et non s'y livrer. Finalement c'est l'intelligence qui est en jeu, l'intelligence dont le signe le plus clair est ce geste qui refuse de prendre⁵. Si les violents pouvaient être intelligents, ils auraient tout, ils pourraient tout. Mais comme il faut choisir, et parce que le recours à la force rend stupide, il y a beau temps que les violents sont menés par les négociateurs ; les replis, les détours, les hésitations, les attermoissements, au cours de cette victoire inévitable de ceux qui savent composer, c'est ce qui fait le tissu de l'histoire.

(...) Je comprends qu'un habile homme ait horreur de la colère en lui, et craigne fort sa propre puissance ; c'est qu'à forcer il désapprendra de pénétrer. Et c'est par cette loi, cachée à l'intérieur de chacun, que le vainqueur défait sa propre victoire et que le maître tombe esclave de l'esclave. Ce grand balancement a donné lieu à cette croyance populaire que Dieu se plaît à humilier les superbes. Dans le fait et si l'on saisit bien

⁴ *Souvenirs concernant Jules Lagneau*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, p.725.

⁵ C'était le geste de Lagneau devant Spinoza. Cf. *Souvenirs*, op. cit., pp. 760-61 et 763.

la forme humaine, le geste humain, et le lien des deux aux pensées, on aperçoit que le superbe est humilié par son geste même, et non pas demain, mais dans le moment où il se livre au bonheur de pouvoir. Et c'est un des beaux attributs de l'homme d'être ainsi guetté par sa propre bêtise, qui ne le manque jamais. N'allez-vous point penser maintenant que tout tyran qui dure doit négocier par amour de négocier, et comme par une gymnastique de son vrai pouvoir ? Les exemples qui vous viendront à l'esprit vous donneront à comprendre que la force ne règle jamais rien. Et sur cette sorte d'axiome se fonde le droit réel, ou, pour parler autrement, la République réelle, seule partie viable de n'importe quelle constitution ».

1^{er} août 1934⁶

Ces considérations guideront qui voudra vers une nouvelle réflexion sur la lecture continuée de Spinoza par Alain. Elles conduiront peut-être d'autres à refuser de lire. C'est en ce sens peut-être que ni la rédaction, ni la publication d'un Journal ne sont effectivement choses « raisonnables ». Mais comme il n'a pas manqué, depuis déjà quelques années, de « lecteurs » pour extraire du Journal certaines lignes censées mettre à jour le « véritable » Alain, il fallait bien, au risque de n'être pas entendu, essayer d'inviter à la vigilance. Et cela dépasse la question de savoir ce qu'il faut penser d'un auteur. Il s'agit peut-être, si on accepte de la recevoir, d'une difficile leçon d'humanité. Libre à chacun d'estimer qu'elle ne lui est pas nécessaire. Dans son *Journal* Alain est souvent au plus près de ses mouvements de pensée les moins maîtrisés, par quoi il invente un nouveau geste d'écrire, mais dans des conditions qui ne lui rendent pas l'écriture aussi heureuse qu'elle put l'être. Elle le redeviendra, elle l'est déjà dans d'autres passages de ce même *Journal*, mais ici l'écriture n'est pas sans noirceur. Il y a peut-être un malheur de la pensée, qui est que tout ne peut pas être sauvé, pas même autant qu'on le voudrait. Et cela même, que tout ne peut être sauvé, cela même ne sera pas sauvé, sauf peut-être dans la dernière vieillesse d'Alain. Il faut dire que dans un temps où l'antisémitisme s'était fait plus meurtrier que jamais, ce retour d'Alain sur « sa propre bêtise », qui ne me semble complaisance ni à lui-même ni à l'air du temps, ne pouvait pas ne pas prendre la forme d'une souffrance renouvelée de se sentir, en lui-même et contre lui-même, non absolument étranger au progrès réel de la barbarie.

⁶ *Esquisses de l'homme*, Gallimard, LXXVIII « Les négociateurs ».